

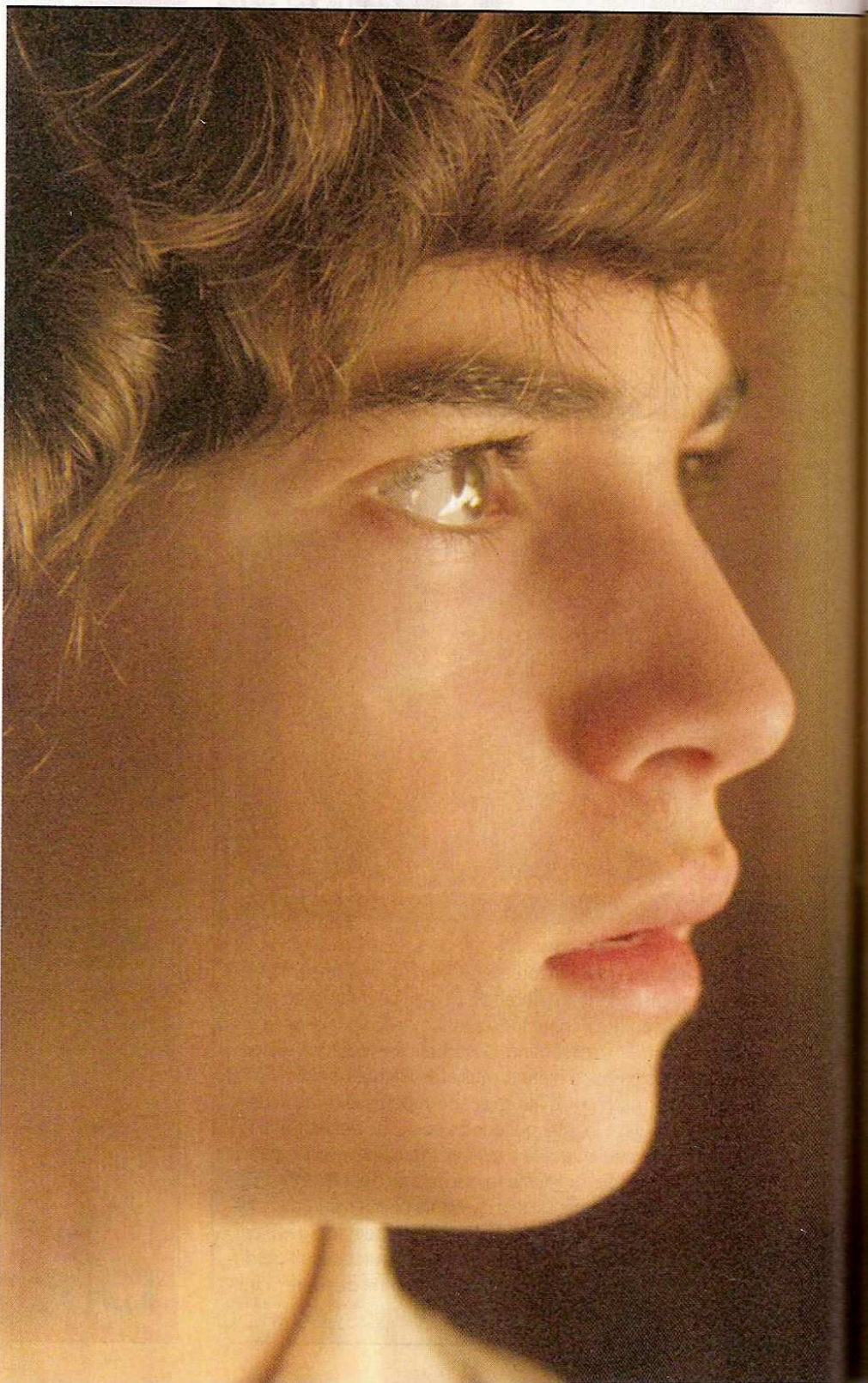
# La dernière fo

Un film de quatre heures trente et une série : avec « Mystères de Lisbonne », plongée romanesque entre passions, aventures et révélations dans l'Europe du XIX<sup>e</sup> siècle, Raoul Ruiz signe l'une de ses œuvres les plus abouties.

“MYSTÈRES DE LISBONNE”, DE RAOUL RUIZ.

**A**cheté mètre carré par mètre carré, au fil des années, l'appartement qu'il habite à Paris est à son image : trois portes qui donnent sur le palier et on ne sait ni laquelle il va ouvrir ni par laquelle on va repartir. L'intérieur évoque un labyrinthe : une enfilade de pièces où la sévérité du mobilier latino-américain le dispute à l'exubérance – livres croulant des étagères ou dormant au pied des fauteuils, toiles modernes côtoyant des photos noir et blanc jaunies, fleurs et fruits artistiquement mélangés. Entre farce et tragique, Ruiz trône dans ce petit théâtre intime, rieur et crépusculaire. Un jeune homme de 69 ans qui ne se laisserait pas de conter ses dernières lectures, aussi émerveillé par les récentes découvertes de la physique quantique que par une revue des années 1920 dénichée sur les quais. Un homme littéralement dévoré par sa passion pour le cinéma. Avec « Mystères de Lisbonne », film-fleuve de quatre heures trente et splendide adaptation d'une œuvre de l'auteur portugais du XIX<sup>e</sup> siècle Camilo Castelo Branco, le réalisateur nous embarque avec malice dans une incroyable épopée aux multiples rebondissements. Ce n'est qu'un début, prédit-il. Il a déjà en chantier une suite à cette fresque.

Alfama Films



# lie de Ruiiz



Splendide adaptation  
d'une œuvre de l'auteur portugais  
du XIX<sup>e</sup> siècle, Camilo Castelo Branco,  
le réalisateur nous embarque  
avec malice dans une incroyable  
épopée aux multiples rebondissements.

••• **TéléObs.** – Parlez-nous de **Camilo Castelo Branco**.

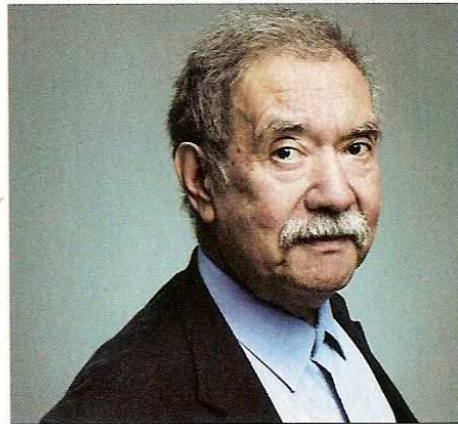
**Raoul Ruiz.** – C'était un écrivain portugais très célèbre au XIX<sup>e</sup> siècle. Il n'est pas riche, il écrit de sa plume et, pour être brutal, il écrit au mètre. Pour « *Mystères de Lisbonne* », il s'inspire très clairement des « *Mystères de Paris* », d'Eugène Sue. Mais dans sa transcription en portugais, tout devient plus nuancé, plus mélancolique, plus flou. La noirceur de Sue devient monochromatique, ses personnages ont moins de netteté. Chez Castelo Branco, les méchants ne le sont pas tout à fait, ils ignorent parfois même qu'ils le sont. **Le roman est en trois tomes...** – Et l'adaptation qu'en a tirée Carlos Saboga, et sur laquelle je me suis appuyé, respectait à la lettre la structure des livres. Quand Paulo Branco [*producteur, NDLR*] m'a proposé son scénario en me précisant que je pouvais en faire ce que je voulais, j'ai sauté sur l'occasion et adopté la version en l'état. J'ai toujours adoré les feuilletons latino-américains. C'est souvent bête mais il y a parfois, surtout au Brésil, des moments de délire poétique très réjouissants. Dans ma jeunesse, j'ai collaboré à des romans tout en montant parallèlement des pièces d'avant-garde. Déjà, à l'époque, je pensais qu'il serait intéressant de mêler les deux genres – marier le feuilletonesque et le théâtre de l'absurde sur lequel je travaillais. Avec Paulo Branco, nous sommes donc partis sur l'idée d'une série de six épisodes, avec déjà en tête le projet de réaliser parallèlement un film de cinéma.

**La série sera diffusée sur Arte le 28 novembre. Quelle différence avec le film ?** – Les six chapitres de la série sont légèrement plus parodiques, ne serait-ce qu'à cause des titres – « *l'Enfant sans nom* », « *l'Enigme du père Dinis* », « *la Vengeance de la duchesse de Cliton* »... On est vraiment dans Eugène Sue. Le film, lui, a plus d'ampleur. En le montant, d'un coup je me voyais en train de faire du Balzac, ou plutôt du Stendhal, pour l'ambiguïté des sentiments. Il y a eu aussi cette maladie [*une tumeur au foie, NDLR*] dont j'ai appris la gravité en entamant le tournage. Elle a ajouté une dimension dramatique que je n'avais pas prévue. J'avais peur de la parodie. L'ombre de la mort qui planait sur moi m'a complètement fait occulter cet aspect. Si le côté parodique demeure dans la série, c'est uniquement parce qu'il est inhérent au genre. A partir du moment où l'on réduit les péripéties, on tombe fatalement dans le feuilletonesque...

« *Mystères de Lisbonne* » dure 4h30. C'est un sacré pari ! – Nous n'avions pas du tout prévu un tel format. C'est l'utilisation de la caméra Genesis, la version HD de la Panavision, qui l'a imposé. Avec la très haute définition, on n'a aucun besoin de gros plans – c'est une bonne chose parce que le gros plan apporte souvent un surplus d'informations. La HD

implique une mise en scène très différente avec de très longs plans-séquences. On peut rester à une certaine distance, le personnage peut être tout petit au fond et concentrer l'énergie du plan, le paysage prend de l'épaisseur, il devient « parlant ». Ça a contribué au caractère polyphonique du film, ça l'a rendu plus long mais, paradoxalement, plus intense. L'influence d'un plan se prolonge sur le suivant, et sur d'autres, qui arrivent beaucoup plus tard, ce qui offre une forme parallèle de vécu. Le spectateur prête une attention différente à l'histoire, la durée n'est plus un problème.

**Concrètement ?** – Il y a, par exemple, une scène de fête au cours de laquelle les invités disent du mal de la comtesse de Santa Bárbara. Elle a quitté le domicile conjugal – à l'époque, ce n'est pas rien. Intervient un inconnu, un ancien bandit qui se fait appeler



Nicolas Guérin/corbis

Raoul Ruiz est né le 25 juillet 1941 à Puerto Montt au Chili. Après des études de droit et de théologie, il bifurque vers le théâtre et le cinéma. Installé à Paris au lendemain du coup d'Etat de Pinochet (1973), il a tourné près d'une centaine de films dont les plus connus sont « *les Trois Couronnes du matelot* » (1982), « *Trois Vies et une seule mort* » (1996), « *le Temps retrouvé* » (1999) et « *Comédie de l'innocence* » (2000).

Alberto de Magalhães. Il prend sa défense. Tandis qu'on suit cette discussion, on entend au second plan une dame réclamer un mouchoir. Du mouchoir tombe un papier. Le spectateur, concentré sur les dialogues, voit le papier tomber et se dit : « Bon, là, il y a une erreur. » Or, immédiatement après, le papier devient le centre de l'action. A la fin, c'est pratiquement l'explication de toute la scène. « *Mystères de Lisbonne* » nous mène de Lisbonne au Brésil puis en France, nous balade de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle jusqu'au début du XIX<sup>e</sup>, et balaie, mine de rien, des pans entiers d'histoire. – Oui et cela vient tout bêtement d'une espèce de patriotisme de Castelo Branco. Pour lui, si la Révolution française a existé, c'est parce qu'il y avait des Portugais dans

le coup. Il n'est pas le seul à pratiquer ces raccourcis patriotiques : dans ses films, Manoel de Oliveira a lui aussi essayé de nous faire croire que Christophe Colomb et Shakespeare étaient portugais !

**Tous les personnages ont des destins extraordinaires : nobles ruinés ou nouveaux riches qui, tous, multiplient les fausses identités...** – Tout cela est lié au cataclysme napoléonien. Il y a eu beaucoup de mouvements, de déplacements, de déséquilibres sociaux. Tout allait très vite. Il ne fallait pas plus de six mois à ceux qui partaient au Brésil pour faire fortune ! Et parfois beaucoup moins de temps aux autres pour perdre leurs biens. C'est intéressant, cette période, parce que, d'un point de vue moral, on ne sait absolument pas quoi dire des personnages. Tous trahissent à un moment donné, tous se rachètent, mais pas forcément dans le même ordre.

**La distribution – les acteurs portugais, notamment – est étonnante.** – J'aime les Portugais, cette manière qu'ils ont de tomber dans des silences très longs au milieu d'une conversation et d'en reprendre le cours comme si de rien n'était. On ne peut pas rendre exactement cela au cinéma mais on peut s'en inspirer. Cela donne un rythme particulier. Ce n'est pas Stanislavski, ce n'est pas non plus le silence tchekhovien, c'est plus abrupt. Pour le casting, j'avais posé une condition : que les comédiens aient l'âge de leurs personnages – entre 18 et 25 ans, à l'exception du père Dinis qui en a 50. Et que, plus que la beauté, ils aient un côté touchant. Au Portugal, on n'a aucun mal à trouver cette caractéristique. Chez ce peuple, la froideur n'est qu'une forme de chaleur inversée.

**Entre « la Maison Nucingen », sorti en France l'an dernier, et « Mystères de Lisbonne », vous avez tourné cinq autres films, inédits en France.** – « *A Closed Book* », un film anglais que je n'aime pas beaucoup. « *Le Passeport jaune* », sur la privatisation de la justice au Chili, et « *Littoral* », une minisérie également réalisée au Chili, dans la veine des « *Trois Couronnes du matelot* ». J'ai aussi tourné deux films expérimentaux en Italie. Je ne peux pas m'empêcher de faire beaucoup de films et j'ai la chance de trouver des producteurs assez fous pour les monter. **Pourquoi ne les a-t-on pas vus ?** – Je ne les montre pas systématiquement en France, j'ai toujours peur d'agacer les gens. Au cinéma, vous savez, si l'on n'est pas forcé de s'occuper du service après-vente – c'est-à-dire concrètement parcourir le monde pendant deux ans –, on a beaucoup de temps. Et puis j'ai une grande chance, je n'ai jamais eu peur de ne pas avoir d'idées. J'en ai de bonnes, j'en ai de mauvaises, mais j'en ai toujours.

■ **Propos recueillis par Marie-Elisabeth Rouchy**